

ecclesia vestra Thebana legi et publicari faciatis et portis ipsius ecclesie affigi et apponi, ne aliquis ignorantia¹ pretendere valeat seu allegare; diem vero publicationis et affixionis² huius et coram quibus et quicquid inde feceritis, nobis autenticis licteris seu publicum instrumentum tenorem presencium continentes³ per latorem presencium plac[eat] vobis amicabiliter destin[a]re; de presentacione autem presentium....

G. B. MERCATI.

B). — BESPREDHUNGEN.

P. Vanden Ven, *Saint Jérôme et la Vie du moine Malchus le Captif*. Louvain, 1901, 161 pages in-8°.

La Vie du moine Malchus le Captif forme, avec la Vie de Paul de Thèbes et la Vie d'Hilarion de Gaza, les trois écrits hagiographiques dont saint Jérôme se déclare expressément l'auteur au chapitre cxxxv de son *Liber de viris illustribus*. Composée vers 390/91, la Vie du moine Malchus a été traduite de bonne heure d'abord en grec, ensuite du grec en syriaque, et ces traductions nous sont parvenues dans plusieurs manuscrits. Il est assez surprenant, à première vue, que la Vie originale d'un ascète qui est né dans les environs de Nisibe et qui s'est établi dans la suite non loin d'Antioche, soit due à un écrivain latin. On serait plutôt porté à croire qu'elle a été composée par un écrivain syrien ou grec. La première hypothèse est d'autant plus séduisante que l'auteur de la Vie de Malchus prétend tenir son récit du saint lui-même, qui ne parlait probablement que le syriaque. La seconde est également des plus vraisemblables: si le syriaque était la langue vulgaire dans les environs d'Antioche, comme d'ailleurs à Antioche même, le grec y était la langue littéraire; d'autre part, l'influence du latin sur la littérature hellénique n'ayant guère été profonde, il est plus naturel de supposer qu'une Vie grecque a été traduite en latin que d'admettre qu'une Vie latine l'a été en grec. Il ne faut donc nullement s'étonner qu'on ait tour à tour soutenu la thèse que les versions syriaque

¹⁻³ sic.

et grecque de la Vie de Malchus représentaient la rédaction primitive. Émises sans une étude préalable de tous les moyens d'information, ces deux thèses, assez vraisemblables en soi, ne résistent pas à un examen attentif des faits, et c'est le mérite de l'ouvrage de M. Van den Ven de les avoir clairement, et à notre avis, définitivement réfutées.

Après avoir édité avec grand soin, d'après trois manuscrits, le texte grec de la Vie de Malchus, qui était resté enfoui jusqu'ici dans les bibliothèques, et après avoir complété, au moyen d'un manuscrit du British Museum, l'ancienne version syriaque que M. Sachau avait publié d'après un manuscrit de Berlin, M. Van den Ven démontre longuement que les arguments allégués en faveur de l'antériorité de rédaction syriaque et surtout de la rédaction grecque n'ont rien de fondé, et que c'est bien saint Jérôme qui a écrit la première Vie de Malchus. Il établit ensuite — et ceci constitue la partie la plus originale du travail de M. Van den Ven — que la version grecque, d'où dérive la version syriaque, est due au même auteur qui a traduit la Vie de saint Hilarion, et que cet auteur est vraisemblablement Sophronius, l'ami auquel saint Jérôme attribue lui-même une version très élégante de la Vie du célèbre moine palestinien. Deux appendices terminent l'ouvrage de M. Van den Ven ; ils sont consacrés à l'étude de la traduction grecque de la Vie de saint Hilarion et au classement de ses diverses recensions. La version grecque de la Vie de saint Hilarion, telle qu'elle a été éditée par M. Papadopoulos-Kerameus, présente cette particularité d'avoir été faite d'après deux procédés différents : elle serre de très près le texte latin dans les cinq premiers paragraphes, puis elle le traite avec une grande liberté. M. Van den Ven propose une explication très ingénieuse de cette particularité. Le *Parisinus* 1540 renferme une recension grecque de la Vie d'Hilarion, dans laquelle le texte des cinq premiers paragraphes s'écarte considérablement de celui publié par M. Papadopoulos-Kerameus. Le texte de ces paragraphes présentant les mêmes traits que la Vie de Malchus et que la seconde partie de la Vie d'Hilarion — même liberté vis-à-vis de l'original, mêmes locutions, même style — M. Van den Ven suppose que Sophronius a fait deux traductions du commencement de la Vie d'Hilarion ; mécontent " des remaniements parfois bizarres que son œuvre avait subis en passant du latin en grec „ saint Jérôme aurait adressé des reproches à son ami Sophronius qui " pour satisfaire l'illustre écrivain, aurait refait de son mieux les premiers

paragraphes de son travail, sans avoir le courage de poursuivre jusqu'au bout cette difficile et fastidieuse besogne „.

Le travail de M. Van den Ven est fait avec un soin scrupuleux et une méthode rigoureuse. Les quelques remarques dont nous allons faire suivre le court résumé que nous venons d'en donner, loin d'affaiblir la force de son argumentation, l'augmenteront au contraire en certains points.

Les variantes de la Vie grecque qui n'ont qu'une importance minime, telles que iotacismes, α pour ε, ο pour ω etc., auraient été remplacées avantageusement par les variantes de la Vie syriaque. La notation de ces variantes aurait fait ressortir clairement que la Vie syriaque est une traduction de la Vie grecque. N'est-il pas manifeste, par exemple, que la variante de la p. 41 l. 4 ܐܡܥܥܠܐ ܡܡܐ (lire ܡܡܐ) “ n'ayant pas obéi „, qui ne présente pas de sens, remonte à la fausse lecture ἀπειθήσας au lieu de ἀποθήσας (p. 27, l. 17)?

Il eût été bon de faire remarquer que saint Jérôme a connu le syriaque, comme le prouvent non seulement les mots de cette langue qu'il explique dans ses œuvres, mais encore les deux passages suivants de ses lettres: *ep. xvii, 2* (Migne, *Patrologie latine*, t. xxii, col. 360): *Plane times ne eloquentissimus homo in Syro sermone vel Graeco ecclesias circumeam, populos seducam, schisma conficiam*, et *ep. vii, 2* (Migne l. l. 339): *Hic enim* (dans le désert de Chalcis, où saint Jérôme mena cinq ans la vie solitaire) *aut barbarus semisermo descendus est, aut tacendum*. Par *barbarus semisermo* saint Jérôme désigne certainement le patois syriaque parlé dans le désert de Chalcis. Saint Jérôme ayant connu le syriaque, il s'en suit qu'il peut parfaitement tenir de Malchus le récit de sa vie, même au cas où le saint aurait ignoré le grec, comme c'est assez probable.

A la p. 72 au lieu de: “ Soudain les *perturbateurs* tombèrent sur nous „, il faut lire: “ Soudain des *Arabes* etc. „. Le mot ܐܪܒܝܐ (p. 39, l. 7) que M. Van den Ven a traduit par *perturbateurs* doit en effet être lu ܐܪܒܝܐ “ Arabes „, comme l'indique le mot Σαρακηνοί du texte grec (ἐξαίφνης ἐπελθόντες ἡμῖν Σαρακηνοί).

A la p. 104, il est inexact de dire que ܢܝܨܝܒܝܢܐ corresponde à Ἐσιβ(μ)ενία du manuscrit B. Le mot ܢܝܨܝܒܝܢܐ est une faute des scribes syriens au lieu de ܢܝܨܝܒܝܢܐ = Νισιβένια. Notre correction augmente de beaucoup la force de l'argument développé à la p. 81-83. Elle montre que c'est bien à la forme Νισιβένια, restituée par M. Van

den Ven, que remontent les formes altérées des mss. grecs Σεβενία et 'Εσιμενία.

A la p. 47, 3^e col., la traduction "de telle manière", et "ainsi", pour ܠܐܝܢ ܩܠܐ, ܠܐܝܢ ܩܠܐ, n'est pas exacte. Ce mot syriaque équivant ici, comme le mot grec τοιαύτη qu'il traduit, à un adjectif démonstratif; ܠܐܝܢ ܩܠܐ = ܠܐܝܢ comme τοιαύτη = αὕτη (sur τοιοῦτος = οὗτος cf. Sophoclès, *Lexicon of the roman and byzantine periods*, s. v.) Les mots ܠܐܝܢ ܩܠܐ, ܠܐܝܢ ܩܠܐ, ܠܐܝܢ ܩܠܐ, ܠܐܝܢ ܩܠܐ correspondent donc tout à fait à ἰδὼν δὲ τὴν τοιαύτην ἐκείνων προαίρεσιν, et ܠܐܝܢ ܩܠܐ, ܠܐܝܢ ܩܠܐ à ἀνατραπείας τῆς τοιαύτης ὁρμῆς.

Pour finir, nous reprocherons à la dissertation de M. Van den Ven d'être un peu longue, un peu touffue. Débarrassée de certains détails accessoires, la démonstration de la priorité de la Vie latine du moine Malchus, sans rien perdre de sa solidité, aurait beaucoup gagné en élégance.

M. A. KUGENER.

W. Wright, *A Catalogue of the syriac manuscripts preserved in the library of the University of Cambridge, with an introduction and appendix by St. A. Cook*. Cambridge 1901. — XXX und 1290 S. in 2 Bden.

O. M. Dalton, *Catalogue of early christian antiquities and objects from the christian east in the departement of British and Mediaeval antiquities and ethnography in the British Museum*. London 1901. — XXIV und 186 S. mit 35 Tafeln und zahlreichen Illustrationen im Text.

Zwei englische Katalogpublikationen, schon äusserlich durch eine wahrhaft prachtvolle Ausstattung sich empfehlend, dürfen das Verdienst beanspruchen, wohl die bedeutsamste Förderung zu bezeichnen, welche die Wissenschaft des christlichen Orients im Verlaufe des letzten Jahres erfahren hat. Die Veröffentlichung des Kataloges der syrischen und syrisch-arabischen Handschriften der Universitätsbibliothek zu Cambridge, seinem Kerne nach der letzten posthumen Gabe, mit welcher uns der Genius des unvergesslichen W. Wright beschenkt, wird für die syrische Litteraturgeschichte, diejenige des Kataloges der altchristlichen und christlich-orientalischen Kunstgegenstände im British Museum wird für die christlich-orientalische Kunstgeschichte mehr oder weniger ein Ereignis bedeuten.